



FRAGMENTS

La fièvre.

La Fièvre ! monstre qui vous déchire, vous abat, vous jette écrasé sur un lit tout mouillé de votre sueur. O fièvre ! comme tu mérites bien cette majuscule dont je te gratifie, car tu es la Déesse farouche de notre exil !...

On était bien, assise sous la vérandah, après une sortie ce matin où peut-être on a pris « du soleil » — mais.... non ! ce léger point de migraine, au-dessus de l'œil, n'est rien. Cependant.... les mains tremblent, s'humectent — O Dieu ! quelle faiblesse ! quelles lassitude ! Pourrai-je quitter cette chaise-longue, me déshabiller, me coucher ? Essayons... Ah ! que le moindre effort me coûte ! la terre bouge, les yeux se ferment. Une robe, des souliers, une chemise.... que de choses à ôter.... non décidément c'est au-dessus de mes forces, je ne puis pas.

La congai arrive, vous aide. Ecrasée, vous êtes au fond du lit, pelotonnée, claquant des dents.

La couverture de laine ! l'édredon ! Thi-Ba, des boules d'eau chaude ! mon kimono de laine ! mon manteau encore ! Le lit s'agite sous mes frissons. . .

Serre les dents, pauvre impaludée ! voici ton mari qui, dès le seuil, entend cette musique douloureuse, ces castagnettes affolées — Ah, mon chéri, que j'ai froid ! Tiens !... non, cela se calme. Et peu à peu s'instille dans vos veines une chaleur sourde, lente, qui monte, vous étouffe, vous fait haleter. On brûle, le glacier de tout à l'heure est un brasier — Otez-moi tout, même le drap ! je suis trempée d'une brûlante sueur — Oh ! ma tête, que j'en souffre ! une atroce lucidité me fait tourner en rond autour d'une idée, d'un projet. Lequel ? je ne sais, je ne puis savoir, je cherche pourtant, à en devenir folle. Et ma vie en dépend ! — Sphinx torturant, je ne trouve pas le mot de cette énigme ! En une seconde, mon cerveau entrevoit mille souvenirs, mille tâches, mille obligations. Mais laquelle choisir dans ce tourbillon damné ? Le mari vous appelle, vous rafraîchit la tête, les lèvres, vous fait boire, — pauvre lamentable guenille incapable d'un effort ! Le médecin est là penché, qui vous palpe, vous retourne, vous interroge. En vérité, il s'agit bien de cela ! Avec vos questions stupides, vous me faites oublier mon sphinx accroupi qui va me dévorer ! On ébauche pour lui plaire un beau récit mental, superbe, coloré, imagé, en phrases pompeuses et cadencées. On se fait Schéhérazade, câline conteuse. Et peu à peu les mots de soie et d'or vous fuient, le sphinx est engourdi... et l'on tombe doucement dans un sommeil écrasant comme la pierre du tombeau.

O Fièvre ! Déesse chaude et rouge, malfaisante fièvre... Sommes-nous peu, orgueilleuse matière grise, cerveau dont nous sommes si fiers, puisqu'il te faut cet aiguillon pour concevoir de belles choses troublantes, des rêves splendides..... Au réveil, on n'en trouve plus qu'une pincée de cendre... et des jambes de coton.

Le feu.

*Le Feu, cette immortelle chose,
Au fond des temps, est noir et rose.*

*L'homme nu, qui s'en va courant
Contre lui tient le feu mourant ;
Le monde encore à son enfance
Voit régner le vol, la violence.
On évite la tribu saeur,
Du bruit, du silence, on a peur.
Des monstres noirs peuplent la terre,
Ingénu et tremblant, l'homme erre ;
La race s'accroît lentement
Tout autour du grand feu dormant.*

*Le Feu, cette vivante chose,
Au fond de l'âtre, est noir et rose.*

*Lise rêve, tout en cousant ;
Grand'mère plaint le médissant,
Prie pour le pêcheur qui s'obstine,
Et s'endort en lisant maline.
Assis au coin du feu, l'aïeul
Sucré sa tasse de tilleul ;
Le chat, pattes crispées, s'étire,
Le chien ouvre un œil et soupire.
Nul ne voit dans l'ombre, tapi,
L'amour, qui joue sur le tapis.*

*Le Feu, cette maudite chose,
Au fond du ciel, est noir et rose.*

*La maison calme qui dormait,
Dans les parfums du mois de mai,
Etouffe sous la fumée rousse.
Oh ! le cri terrible que pousse
L'enfant, couché dans son berceau,
Que le feu réveille en sursaut !
Dans une gerbe d'étincelles
La maison éperdue chancelle
Assise au seuil, chaque matin,
Lise souriait au destin....*

*Le Feu, cette éternelle chose,
Dans l'infini, est noir et rose.*

*Tout cède, tout rentre au néant,
Le feu clôt le cycle du temps;
La vieille terre enfin se lasse
De faire tourner dans l'espace
Ses pôles et son équateur;
Du soleil monte une vapeur
De feu; le vieux monde s'écroule,
Un cyclone de flamme roule
La fourmi humaine obstinée
Sur sa tige de graminée.*

*Un peu de cendre tombe encor
Dans le néant de pourpre et d'or*

.
*Le Feu, cette immortelle chose,
Au fond du temps, est noir et rose.*

Crépuscule d'été en Asie.

I

*La plage arrondit sa coquille,
Où l'eau se nacre et se déploie;
La vaguelette au bord scintille,
Comme une lisière de soie.*

*La route, qu'un lilas parfume,
Passe devant un pagodon,
Où, des bâtonnets, l'encens fume
Derrière la table des dons.*

*L'offrande est savoureuse et fraîche:
Bananes en jaunes croissantes,
Qua Mit à la peau rude et rêche,
Piqués d'hibiscus rouge sang.*

*La clochette à la voix câline
Implore un regard de Bouddha,
Le banyan, entre ses racines,
A du papier prière, en ta.*

*Tout un vol de corbeaux s'élance
 Au-dessus des longs filao;
 La barque à la voile onglée danse
 Comme un papillon gris, sur l'eau.*

*Un coolie fait sécher sa veste
 Sur les brancards du pousse, à l'air;
 Il suit, dans son vol court et preste
 Le martin-pêcheur bleu et vert.*

*La plage est douce, calme, heureuse;
 Entre la mer et le coteau
 Le collier des villas rieuse
 S'égrène tout au bord de l'eau.*

II

*O Japon, frais, fins paysage,
 Geste du bonze qui bénit
 Où sont les fous? Où sont les sages?
 La terre en s'ouvrant les unit.*

II

*Dans ton île en fleurs, toute rose
 Telle une déesse menue,
 Une plaie fermée s'est déclose
 Comme un sillon dans la chair nue.*

*Si, par d'invisibles antennes,
 Nous avons perçu ce jour là
 Et subi la rage lointaine
 De cette terre qui trembla.*

*Nous serions, ô sanglants corps frères!
 Des ensevelis sans cercueil
 Nus au tombeau creusé par Elle,
 Etreints par la marâtre en deuil.*

*Et dans la pagode fragile,
 La clochette et le gong sacré
 Auraient jeté, cris inutiles,
 Leurs longs appels désespérés.*

*O crépuscule asiatique
 Que ton ciel mauve, pourpre et doux
 A notre exil soit sympathique!*

*.
 Notre France est si loin de nous!....*

Jeanne DUCLOS-SALESSES.